

Sorcières féministes Ou le chemin vers l'indépendance

Céline Gobert

Numéro 192, septembre 2019

L'horreur politique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91952ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gobert, C. (2019). Sorcières féministes : ou le chemin vers l'indépendance. *24 images*, (192), 72–77.



Burn Witch Burn de Sidney Hayers (1962)

Sorcières féministes

**Ou le chemin
vers l'indépendance**

PAR CÉLINE GOBERT

Figures d'émancipation liées à l'anticapitalisme et au féminisme, les sorcières au cinéma ne peuvent nier leurs racines patriarcales et misogynes. Quelle que soit l'époque, elles n'ont jamais cessé de prôner deux choses : l'entraide et la prise de pouvoir au féminin.

« *Now is the time, now is the hour,
ours is the magic, ours is the power.* »

The Craft (Andrew Fleming)

« À nous le pouvoir » : c'est avec cette incantation que s'ouvre le film de sorcières adolescentes *The Craft* (1996). Loin d'utiliser une formule anodine, la scène fait écho à tous les autres films de sorcières, voire à l'essence même de la sorcellerie : le désir de reprendre le pouvoir sur une vie soumise aux désirs et aux injonctions du patriarcat. C'est explicitement le cas dans *Season of the Witch* de George A. Romero (1972), *Burn Witch Burn* de Sidney Hayers (1962), et plus récemment *The Witch* de Robert Eggers (2016). Les femmes (qu'elles soient adeptes de sorcellerie ou simplement accusées de l'être) y ont toutes un point commun : initialement soumises, étouffées et contrôlées par la volonté des hommes qui les entourent (leurs maris, leurs pères), elles n'ont finalement qu'un ardent désir, celui de s'émanciper des griffes masculines.

Season of the Witch est en ce sens éloquent. En s'adonnant à la sorcellerie, Joan acquiert une force et une indépendance sans égales. Non seulement, elle prend un amant mais elle commence à faire toutes sortes d'activités sans son mari, associé dans ses cauchemars à un démon. On ne peut être plus clair : l'enfer, c'est le foyer, la domestication de l'épouse. Hantée par la vision d'une vieille femme aux cheveux blancs dans son miroir (la vieillesse, tant associée à la figure de la sorcière !), Joan finira par

apparaître à la fin du film dans toute sa beauté lors d'un dîner. « You look so young », lui lance une convive. Non sans un certain amusement de la part de Romero, Joan répondra : « I Am a Witch ».

Dans *Burn Witch Burn*, c'est l'autonomie de l'épouse qui fait avant tout peur au mari. Très pragmatique, il lui confisque tous ses grigris, moins parce qu'il trouve cela risible que par volonté de garder un certain contrôle sur elle. Une femme autonome est une femme sur laquelle l'homme n'a plus de pouvoir. Dans le plus récent *The Witch*, même rengaine. L'aînée Thomasin a trop de caractère, refuse de se soumettre aveuglément à l'autorité masculine, et c'est bien cela qui pose problème. Elle sera donc accusée d'être une sorcière !

Il faut dire que cette tendance à faire des femmes des sorcières afin de les maintenir en position de soumission ne date pas d'hier, et s'inspire d'une époque aussi réelle que cruelle : celle de « la chasse aux sorcières ». Entre 1450 et 1750, les sorcières (ou plutôt les femmes) ont été persécutées, torturées, tuées dans les pires souffrances. Dans *Witchcraze*, Anne L. Barstow parle plutôt d'une « explosion de misogynie » ; des propos sur lesquels revient l'essai récent de Mona Chollet, *Sorcières, la puissance invaincue des femmes*. Pour Chollet, la sorcière est typiquement une femme qui se rebelle, qui ne se soumet pas aux desiderata masculins. Fort caractère ? Sorcière ! Sexualité libérée ? Sorcière ! Célibataire et sans enfant ? Sorcière ! Dans son livre, elle explique que les femmes âgées ont toujours été les cibles les plus communes, car la femme plus vieille dispose d'une assurance, d'une connaissance et d'un pouvoir que les plus jeunes n'ont pas. Insupportable donc pour ces messieurs. Elle sera ainsi notre premier contact de spectateur avec la sorcière, de *Snow White* des studios Disney (1937) au *Wizard of Oz* de Victor Fleming (1939). La vieillesse est diabolisée, intégrée dès le plus jeune âge comme une malédiction. Pas étonnant donc que la Joan de Romero en fasse des cauchemars...

UNE BATAILLE CONTRE LA MYSOGINIE

On le voit : il est impossible de bien comprendre la sorcière au cinéma sans considérer d'abord ses racines misogynes et patriarcales. Il en reste plusieurs traces, parsemées au gré de films où la véritable menace provient le plus souvent d'hommes abusifs, et non pas des pouvoirs occultes des sorcières. Non seulement il y est toujours plus ou moins question de prendre une revanche sur les hommes – *Le masque du démon* de Mario Bava (1960), *The Witch's Mirror* de Chano Urueta (1962), *The Crucible* de Nicholas Hytner (1996) – mais il faut surtout s'y défendre contre leur tyrannie. Dans le film pour ados *The Craft*, les jeunes étudiantes sont mises au ban et accusées de sorcières par les mecs les plus « cools » de l'école qui traitent, comme le dira Nancy à la fin, « les filles comme des salopes ». Dans le romantique *Practical Magic* de Griffin Dunne (1998), qui met en scène le duo de sœurs sorcières Sandra Bullock/Nicole Kidman, c'est du violent Jimmy Angelov (Goran Visnjic) dont il faut se débarrasser. Dans le drôlissime *The Witches of Eastwick* de George Miller (1987), même chose : l'homme (le Diable, en fait, incarné par Jack Nicholson) hait les femmes. À la fin du film, il finira par révéler ce qu'il

↑ **She Who Must Burn** de Larry Kent (2014) → **The Witches of Easwick** de George Miller (1987) → **The Craft** de Andrew Fleming (1996)



pense vraiment de ces dernières, qu'il voit comme des « erreurs de Dieu ». L'une de ses diatribes est en tout point intéressante : « La queue des hommes devient molle lorsqu'ils se retrouvent face à une femme puissante, alors comment réagissent-ils ? Ils la brûlent, la torturent, la traitent de sorcière. Jusqu'à ce que toutes les femmes aient peur : peur d'elles-mêmes, peur des hommes. » C'est clair : la femme de pouvoir effraie les hommes. Le trio de sorcières au centre du film est ainsi logiquement détaché de ces derniers : Alexandra (Cher) est veuve, Jane (Susan Sarandon) est en instance de divorce après que son mari l'ait quittée car elle n'a pas eu d'enfants, Sukie (Michelle Pfeiffer) est divorcée, et mère célibataire. *La Belladonne de la tristesse* d'Eiichi Yamamoto (1973), sorcière séduite par le Diable et qui se venge des hommes, incarne aussi cette peur masculine. Elle est d'ailleurs associée au serpent, symbole phallique menaçant très présent dans les films de sorcières (il terrorise celles d'*Eastwick* et de *The Craft* par exemple). Anna Biller dans *The Love Witch* (2016) s'amuse, elle aussi, de cet axe obsessionnel sorcière/sexe masculin, se réappropriant le contrôle de la représentation de la femme et de la sorcière à travers le pastiche. *Le Hagazussa* de Lukas Feigelfeld (2018) joue de la même façon avec cette association entre sorcières et rapport aux hommes. « Où est le père de votre enfant ? », demande-t-on à la femme solitaire. Il n'y en a pas, répond-elle. Même constat pour le cultissime *Suspiria* de Dario Argento (1978) : un établissement de danse géré uniquement par des femmes ne peut être que... l'antre de sorcières ! Citons enfin le cas de l'excellent *She Who Must Burn* de Larry Kent (2014) : en aidant les femmes à avorter, Sarah Smyth devient la cible d'activistes *pro-life*. Elle finira littéralement sur le bûcher ! Dans *The Craft*, il y a une séquence plutôt amusante dans laquelle la bande de jeunes filles descend du bus sous l'avertissement du chauffeur : « Attention aux *weirdos* ! ». Elles rétorquent : « Nous sommes les *weirdos*... ». À voir la réaction outrée de l'homme, on comprend bien que la femme indépendante et sans peur suscite la méfiance voire l'agressivité.

SORCIÈRES ANTICAPITALISTES

Point de hasard donc à ce que de nos jours, sur la place publique, des femmes fières et fortes s'attribuent elles-mêmes la puissance subversive du mot « sorcière », jettent des sorts à Donald Trump (tristement célèbre pour sa misogynie) et s'allient à des mouvements féministes et anticapitalistes. D'ailleurs, l'éditorialiste conservateur Rush Limbaugh s'est permis de qualifier Hillary Clinton lors de sa campagne électorale de « witch with a capital B ». Une plaisanterie de mauvais goût que l'on retrouve aussi dans *The Craft*, où l'abuseur Chris Hooker (Skeet Ulrich) surnomme le trio d'exclues : *The « Bitches » of Eastwick*. Ce court passage nous rappelle qu'un film qui joue avec

les métaphores et la symbolique féministe de la sorcière n'est pas nécessairement un film féministe faisant l'apologie de la sorcière. Si le discours sociopolitique de Romero paraît assez clair, celui de Miller par exemple est plus ambigu, notamment dans la représentation des relations hommes/femmes. Même remarque pour *Suspiria* : le point de vue d'Argento n'est pas féministe pour un sou. C'est sur ce point que pèchent d'ailleurs certains films de sorcières dans lesquels ces dernières sont non seulement obsédées par les hommes, mais ne désirent qu'une chose : les séduire. Chez Miller, Nicholson incarne le mâle dans toute sa puissance, centre de toutes les attentions des femmes ; une obsession que l'on retrouve également dans *The Craft*, moins féministe qu'il en a l'air : Nancy, la sorcière la plus puissante du quatuor, est en fait frustrée du peu d'attention que lui accorde le caïd stupide de l'école. *Practical Magic* pousse cette obsession quasiment jusqu'à l'insupportable : même si elles prônent leur émancipation des hommes (respect de la figure de la sorcière oblige), les femmes ne s'y définissent que par leur capacité à plaire aux hommes et trouver le grand amour. En d'autres mots : les sorcières au cinéma sont loin de passer le test de Bechdel !

Revenons à l'histoire des sorcières, intrinsèquement liée à la violence économique générée par le capitalisme. Dans son essai, Chollet évoque cette réalité intersectionnelle de la sorcière : déjà au Moyen Âge, si une mendicante s'adressait à un homme fortuné, et que cet homme fortuné tombait par la suite malade, elle était accusée de sorcellerie. Au cinéma aussi, on retrouve cette terreur de la pauvreté chez les nantis, et la culpabilité latente dont elle est chargée ; pensons au *Drag Me to Hell* de Sam Raimi (2009) dans lequel l'ambitieuse Christine Brown (Alison Lohman) se voit persécutée par une sorcière gitane après lui avoir refusé un prêt pour son hypothèque. Le film arrive sur nos écrans juste après la crise financière et la crise des *subprimes* ayant ravagé l'Amérique. Retour logique au *Burn Witch Burn* de Hayers dont on parlait en exergue : le mari veut garder également son emprise financière sur son épouse. Une femme qui ne travaille pas est une femme financièrement dépendante de l'homme, et du système (économique) patriarcal qu'il nourrit. Dans *The Craft*, Nancy (Fairuza Balk) est la sorcière la plus forte, mais aussi la plus riche. Initialement pauvres, sa mère et elle ont empêché l'héritage du beau-père abuseur, mort après que Nancy lui eut jeté un sort. Dans cette approche intersectionnelle, *The Craft* est doublement intéressant puisqu'il présente en outre un personnage racisé, celui de Rochelle (Rachel True), qui se fait intimider par une belle blonde populaire dans son école en raison de sa couleur de peau. Voilà donc de quoi nous convaincre que, depuis toujours, la sorcière est avant tout une figure « d'empowerment » des femmes et des laissées-pour-compte. « À nous la magie, à nous le pouvoir. »